

Conférence de François-Xavier Bellamy et Martin Steffens

Animée par Louis Daufresne

Que faut-il faire de nos désirs ?

Chapelle du Bon Conseil, 18 décembre 2018

LD : François-Xavier Bellamy est normalien, agrégé de philosophie, 33 ans, deux ouvrages que vous avez certainement lus, à commencer par *Les Déshérités ou l'urgence de transmettre*, puis, le plus récent, *Demeure*, c'est aussi pour cela qu'il est là aujourd'hui. *Les Déshérités* en lien avec Pierre Bourdieu *Les Héritiers*, une critique sans doute d'une façon de regarder l'éducation. Et puis Martin Steffens, agrégé de philosophie également, qui a publié notamment *L'éternité reçue*, et son dernier ouvrage *L'amour vrai*, et qui a travaillé aussi ces questions-là, à partir peut-être de l'œuvre de Simone Weil dont vous êtes spécialiste Martin Steffens. On verra si vous y faites allusion.

Il est un lien aussi entre les deux, c'est qu'ils enseignent en classe préparatoire littéraire, l'un à Metz, l'autre à Paris. Ils appartiennent peu ou prou à la même génération, 41 ans pour Martin Steffens, pour 33, je le disais à l'instant, pour François-Xavier Bellamy. Martin Steffens a 4 enfants, François-Xavier Bellamy est célibataire, [rires] je le précise [sourire]. Son image est pas mal associée à celle d'un Young Leader des milieux conservateurs, et il est entré en politique, pour ceux qui ne le sauraient pas, dans le sillage de la *Manif pour tous*, il est maire adjoint de la ville de Versailles. Martin Steffens ne fait pas de politique, encore que, mais enfin, peut-être que vous y ferez allusion.

La façon dont vont se passer les échanges est très simple, 25 minutes chacun, d'abord Martin Steffens ensuite François-Xavier Bellamy, puis un temps d'échange d'environ ½ heure. On doit finir logiquement aux alentours de 17h30, grand maximum 17h40. Vous avez la possibilité de poser des questions par le biais de petits papiers qui pourront circuler et qui remonteront ainsi à nos deux interlocuteurs, donc à partir de 17h.

C'est Martin Steffens donc qui commence, « Que faut-il faire de nos désirs ? »

MS : Merci beaucoup, merci Louis de cette présentation. Vous voyez une différence entre François-Xavier et moi-même c'est que j'ai des notes et lui n'en a pas, parce que je n'ai pas son talent de parler comme ça – je l'ai déjà vu faire, peut-être vous aussi – et d'autre part aussi parce que ayant 4 enfants, et ayant surtout un bébé de 4 mois, la philosophie me devient quotidiennement une chose tout à fait étrangère, passant de ce que Christian Bobin appelait la bêtise de l'adoration à l'obnubilation de l'inquiétude.

Donc « Que faut-il faire de nos désirs ? » « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ? » On dit cela de l'enfant qu'on va qualifier d'un mot qui nous intéresse, qui va nous intéresser pendant les 25 minutes de ma prise de parole, on va qualifier cet enfant dont on ne sait que faire, d'impossible. « Vous êtes impossible, vous n'écoutez rien ».

Et je partirai pour ma réflexion de cette citation, en effet de Simone Weil, bien vu Louis : « le désir est impossible, il détruit son objet, écrit-elle, les amants ne peuvent pas être un, ni Narcisse être deux ». Voici donc le plan pour ces 25 minutes. D'abord je poserai avec vous l'impossibilité du désir : le désir est impossible. Puis j'explorerai ce qui me semble être deux mauvaises réponses à cette impossibilité du désir. Pour enfin, dans un troisième temps, proposer la seule bonne réponse, à mon avis, en tout cas la seule réponse qui ose affronter l'impossibilité du désir sans toutefois s'y résigner.

D'abord donc le désir est impossible. Il est impossible car il y a une contradiction en lui, entre d'une part, son ouverture, ouverture à l'objet qui l'a suscité, tout désir est une blessure au-delà de nous, le désir n'est pas à lui-même sa propre mesure, il est ouverture. Mais il y a de l'autre côté de l'ouverture, la satisfaction qui est visée par le désir, la satisfaction qui est censée être le comble du désir mais qui est, somme toute, fermeture du désir à son objet, car c'est une fermeture du désir *sur* son objet. Tout désir nous laisse au-delà de nous, je viens de le dire, mais tout désir dévore ce dont l'existence, pourtant, le réjouissait. La satisfaction du désir ramène l'objet désiré à la petite mesure du sujet désirant. Donc, Simone Weil, « le désir est impossible, il détruit son objet, les amants ne peuvent être un qu'au dépend l'un de l'autre. » Donc plus j'aime, et en effet, plus je m'ouvre à la saveur d'un être, et en même temps plus mon désir m'incline à nier cet être en le faisant mien. Le désir commence toujours dans l'émerveillement, face à l'altérité, et finit dans la négation de celle-ci à proportion de cet émerveillement. C'est ce qui est précisément tragique, c'est que plus j'aime plus je risque de nier l'altérité de cela-même que j'aime. L'altérité de l'être aimé qui est l'occasion de l'ouverture du désir sur plus que lui-même, ouverture du sujet désirant sur plus que lui-même, c'est-à-dire qu'il est aussi ce par quoi le désir se sent toujours menacé. Le désir est tout le temps dans cet équilibre, par définition instable, entre l'indifférence, cette chose est tellement autre qu'elle risque de m'échapper définitivement, et l'indifférenciation pour que la chose ne soit pas autre et bien je fusionne à elle, j'exige qu'elle devienne mienne, et je la soumets à ma mesure. Ainsi par exemple quiconque veut croquer dans la vie à pleines dents, non seulement à raison de le faire, car c'est cette vie-là qu'il faut aimer vivre, c'est celle-là qui sera, si on est croyant, éternisée si nous croquons la vie à pleines dents, mais si on le fait ainsi on risque de ne se retrouver qu'avec le trognon de cette vie et non pas cette vie pleine et entière. Et si par prudence au contraire on désire plutôt une vie calme, paisible, tranquille, sûre et sécurisée, si on craint de croquer dans la pomme de la vie pour ne pas la perdre, et bien on perdra cette vie à ne pas l'avoir osée. De même par rapport à la connaissance du monde, plus je désire connaître le monde plus je risque de projeter sur lui mes hypothèses, mes protocoles expérimentaux, mes modèles, et donc plus je risque de ne rencontrer dans ce monde que ce que j'y ai moi-même mis. Plus je veux connaître, plus je me reconnais, finalement, dans les choses. Donc conclusion, Simone Weil avait raison, ce n'est pas tel ou tel désir qui est impossible, c'est le désir lui-même. Elle a cette phrase très dure (que je lisais dans le train) : « Notre vie est impossibilité, chaque chose que

nous voulons est contradictoire avec les conditions ou les conséquences qui y sont attachées. » On pourrait même explorer cela sur le plan politique aussi. Pour résumer donc, notre désir est crucifié entre, d'en part son objet, moment d'ouverture, et d'autre part sa satisfaction, moment de fermeture. Je crois que c'est très important d'ailleurs dans l'éducation de découvrir que l'objet du désir et la satisfaction du désir, non seulement ce n'est pas la même chose, mais cela peut même entrer en rivalité. Car la satisfaction court-circuite le désir. La satisfaction du désir peut devenir le but du désir, alors qu'en réalité cela n'en est jamais que le terme. Pour distinguer, le but du désir c'est quoi ? Et bien c'est l'objet qui a suscité le désir et non pas la satisfaction du désir, sans quoi, au nom de cette satisfaction, et bien on peut passer à côté de ce qui avait suscité le désir. Pensez au tyran, le tyran a le malheur – pour Platon le tyran est malheureux – le tyran a le malheur de dire, voyant plusieurs femmes, je veux *cette* femme, et il est exhaussé. Mais, en réalité ce qui est exhaussé ce n'est pas d'obtenir *cette* femme, c'est d'obtenir *cette chose* que son désir a désigné. Pourquoi je dis une « chose » ? Parce qu'en réalité le tyran ayant tout pouvoir sur les êtres ne rencontre jamais que des choses. La vraie déclaration d'amour, c'est dire « je te veux » et c'est toujours ajouter, comme en une note de bas de page, « je te veux à cette condition toutefois que tu me veuilles ». Sinon ce n'est pas toi que j'aurai, ce n'est pas toi que j'obtiendrai mais uniquement la proie que j'ai désignée comme telle. La satisfaction du désir est certes son terme mais non jamais son but. J'espère que je ne suis pas trop dans les abstractions, j'espère que vous méditez cela, que vous méditez ce que j'ai écrit finalement dans mon dernier livre sur la pornographie car dans ce livre je prends acte du désir qu'il y a en amont de la pornographie et qui est infiniment beau. Peut-être que ce qui est terrible avec le mal c'est que cela n'est pas le contraire du bien mais son singe, sa caricature. La pornographie c'est le singe de quoi ? Et bien de rien moins que, je pense, la charité. Elle nous montre l'image orgiaque de personnes qui sont tout à tous, définition de la charité. Elle nous montre l'image impatiente d'un désir qui n'a pas su se tenir, c'est le sous-titre de mon livre, au seuil de l'autre, par impatience d'aimer. Vous voyez au début il y a sans doute chez l'adolescent le désir de rencontrer une image de l'amour, et finalement se l'étant à lui-même donnée cette image-là, et bien la chose lui a parfaitement échappé. Plus je prends, plus je perds cela même que je voulais prendre.

Donc que faire ? Que faire ? Il y a à mon avis deux fausses voies, une qui arrive chez nous, une qui est la nôtre depuis un bout de temps, et je crois que tout éducateur doit écarter ces deux fausses voies. D'une part la fausse voie qui consiste à dire que le désir est bien la pire chose qui pouvait nous arriver. Cela l'humanité l'a dit à plusieurs reprises. Prenez, je vais les emballer toutes dans un même sac j'en suis désolé, mais prenez ce qu'on a appelé les sagesses orientales, ou ce que Nietzsche appelait le bouddhisme à l'occidental qui consiste à tuer le désir parce que le désir, en raison de son impossibilité, blesse toujours cette ambition que nous avons de profiter du monde, de profiter de la vie. Bref il faut tuer le désir, il faut s'en méfier toujours. Il y a peut-être de cela aussi chez les épicuriens qui avaient installé, vous savez, leur QG en dehors de la cité, qui fuyaient les relations trop fortes, et le vin, et qui n'avaient que du pain et des compagnons pour ne pas se brûler à cette vie. Stoïcisme dont le but c'est l'ataraxie, on pourra peut-être en parler, l'absence de trouble, et peut-être que dans tout le mouvement actuel de la méditation en pleine conscience il y a quelque chose comme ça, qui consiste à vaincre en nous la dualité entre le monde et nous-mêmes parce que cette dualité nous est crucifiante. Je crois

que ce n'est pas une bonne voie, et de toute façon je crois que c'est une voie qui porte en elle-même pour le coup son invalidation. C'est Nietzsche qui résumait comme cela le bouddhisme à l'occidentale, il disait : le but de toutes ces voies-là, c'est de ne nous faire désirer plus que la nécessité, la nécessité étant ce qui ne peut pas ne pas être (...) désir de la nécessité, oui mais nécessité du désir – vous allez la retenir cette idée – désir de la nécessité c'est-à-dire ne plus rien désirer que ce qui est. Oui mais ce qui est c'est bel et bien le désir. Ce qui ne peut pas ne pas être c'est le désir puisque pour ne désirer rien que la nécessité il faut toujours et encore être des êtres désirants. Bref le désir on ne peut pas s'en débarrasser comme ça, se moquer de lui, il est peut-être constitutif de notre nature. Voilà je ne suis pas dans ce premier abord et la voie qui en quelque sorte est la nôtre, qui consiste surtout depuis la modernité à dire qu'il faut apprendre pour que le désir ne dévore pas son objet, pour que le désir par son amour n'en vienne pas à nier l'altérité de ce qui a suscité cet amour, il faut apprendre à frustrer le désir. Et toute éducation basée sur la frustration du désir, je crois, et on pourra développer cela ensemble, que ce n'est pas une voie très profitable. Pourquoi ? Et bien parce qu'elle se fonde sur un modèle que j'explore dans *L'éternité reçue* qui est le principe d'inertie. Galilée intitule ainsi, en science, le principe selon lequel un mobile étant mis en mouvement sa course se poursuivra indéfiniment à moins qu'une cause extérieure ne vienne l'arrêter. Et ce qu'a fait Hobbes, à l'orée de cette modernité, au XVII^e siècle, c'est qu'il a appliqué le principe d'inertie d'un mouvement, qu'en droit rien n'arrête, à l'homme. Cela a donné l'homme de l'état de nature, dont le droit naturel est de persévérer le plus possible et le plus longtemps possible dans son existence, alors que chez les anciens la mort est comme inscrite en nous, et c'est ce par quoi un jour nous cédon la place à d'autres. Bref, on s'est mis à lire tout mouvement humain comme mû par un principe qui fait que rien en droit ne m'arrêterait sauf que malheureusement il y a les autres. Et nous sommes dans un centre d'éducation, moi je suis malheureux de voir que souvent les êtres de cette nation quittent le lycée avec une seule phrase en tête, c'est que « ma liberté s'arrête là où commence celle de l'autre ». C'est-à-dire qu'ils ont vraiment intégré que la liberté est quelque chose de privé, quelque chose qui est privé de l'autre, alors même que ma liberté commence là où commence celle des autres. Mais ils ont intégré cela, c'est-à-dire qu'on va essayer, comme dans le code de la route, de se mouvoir dans l'espace public en essayant toutefois de ne jamais se rencontrer, de se mouvoir le plus possible et le plus loin possible sans jamais rencontrer un autre que soi. Et donc toute cette rhétorique de la frustration je crois qu'elle n'est pas bonne parce qu'elle confond le désir qui est, je vous l'ai dit, originellement ouverture, extase sur plus que moi-même, blessure au-delà de moi, le désir on le confond bientôt, comme l'ont fait tous les philosophes pratiquement après Hobbes, avec une pulsion. Alors même que chez les anciens il y a cette idée que le désir est creusé en moi par le bien, le désir est creusé en moi par le bien. Finalement quand je m'arrête devant un tableau c'est parce que ce tableau porte en moi l'écho de sa beauté parce qu'il y a en moi une place réservée à la beauté. Donc ni frustration, ni même, ce qui est pire, mort du désir, mais alors quoi ?

Et c'est ma dernière partie. Mais alors quoi ? Je crois que la réponse peut nous être donnée en regardant la croix. En regardant la croix c'est-à-dire en tenant le plus possible la contradiction. Oui le désir est impossible mais le désir est. Pour être impossible il faut bien qu'il soit. Et je pense qu'il faut tenir les deux bouts. Et donc d'une part oser affirmer son désir. Je suis, et d'ailleurs cela pourra faire l'objet de notre débat, je suis de ceux qui pensent qu'à la limite il

n'y a peut-être pas de désir honteux. Oser son désir, et je trouve cela très important, même dans l'optique chrétienne, parce que s'il y a un courant de civilisation qui a eu pour mission d'accroître le désir de l'homme, d'arrêter de faire de nous des épicuriens, des stoïciens, des gens qui font avec le réel, c'est bien le christianisme. Le christianisme a même planté dans l'homme des désirs fous, comme la charité, comme le désir d'une vie éternelle, comme même par exemple ce désir fou de partager toute sa vie avec la même femme, ou d'appartenir toute sa vie à sa vocation. Bref c'est très important d'oser son désir, et même de le creuser, de l'explorer. D'une part, premier moment, premier clou planté, oser son désir. Mais, en même temps, comme dirait notre Président, en même temps qu'on pose son désir il faut se déposséder du temps et des moyens de son rassasiement. Et c'est par là que peut-être on va rendre le désir vivable. Poser son désir, oser son désir, mais se déposer toujours en même temps du temps et des moyens de sa satisfaction. Le tyran c'est celui, c'est Simone Weil qui note cela, elle dit : « le tyran : j'ai failli attendre ». Vous savez cette phrase de Louis XIV, « j'ai failli attendre ». Et bien précisément, n'être pas un tyran c'est remarquer que nous défailloons de n'avoir pas voulu attendre. C'est-à-dire tenons les deux bouts, le désir est bon, et il faut l'oser et il faut le poser, et le désir est tel que si je ne fais que l'oser et le poser il va dévorer cela même qu'il avait suscité. Et donc il faut oser et poser le désir et en même temps se déposséder du temps et des moyens de sa satisfaction. C'est ce qui advient précisément, et c'est peut-être même une définition, de la prière. La prière disant saint Augustin c'est « *tace et clama* », « tais-toi – entre en silence – et cri », et laisse monter le cri de ton désir, de tous tes désirs quels qu'ils soient même s'ils poussent bien souvent de travers. Mais une fois que tu as crié entre à nouveau en silence. « *Tace et clama* », et on pourrait dire « *et recipe* », « et reçois », et reçois la satisfaction de ton désir des mains d'un autre, car si tu ne reçois pas la satisfaction de ton désir des mains d'un autre, tu n'auras qu'une satisfaction à la mesure de toi-même, et non pas à la mesure de ce qui devait t'être donné. C'est Simone Weil toujours, vous voyez je n'aurai presque fait référence qu'à elle, qui note au début d'un cours albanais « il était une fois un oiseau qui s'appelait Gisar, on ne savait rien de lui sinon son nom, du coup, et qu'il était le plus bel oiseau de la forêt. Un jeune garçon s'était mis en quête de le trouver. » Et elle dit c'est merveilleux, car c'est exactement Dieu. Dieu nous ne savons rien de lui, sinon que nous avons un nom et qu'il est l'être qui se trouve au creux du creux de notre cri, de notre désir. Et elle dit, et cela ne nous empêche pas de le chercher. Et même finalement désirer Dieu de tout son cœur sans en savoir plus que cela même que nous le désirons, et bien cela nous permet de ne pas préjuger de la forme de sa donation, cela nous permet de l'accueillir comme tel. Donc savoir que le désir est bon, qu'il est en nous le creux du bien, mais y adjoindre la dimension du temps. Le mal disait Tertullien, le mal ce n'est pas le contraire du bien, le mal c'est l'impatience du bien. Le mal c'est le bien ici et maintenant, c'est un amour maladroit du bien.

Il me reste 5-6 minutes alors je vais conclure en deux temps. D'abord en vous disant que quand on ose cette « crucifixion » j'allais dire : oser poser son désir, oser le laisser monter comme dans les psaumes – les désirs dans les psaumes c'est parfois que les nourrissons de nos ennemis soient fracassés contre des rochers – on voit bien que le psalmiste laisse monter tous ses désirs ; donc oser son désir et en même temps se déposséder du temps et des moyens de son rassasiement, cela mène toujours à l'exaucement. Toujours à l'exaucement, pourquoi ? Peut-être parce qu'il faut méditer cette phrase dans Saint Luc, « l'impossible de l'homme c'est le

possible de Dieu ». Quand j'aurai posé mon désir malgré son impossibilité, et que j'aurai reconnu cette impossibilité, que je ne me serai pas donné les moyens d'une satisfaction à une moindre mesure, et bien je laisse la chance qu'il me soit vraiment donné quelque chose qui m'épate, quelque chose qui m'exauce. Et au fond vous savez parfois on dit : « demande, et tu verras Dieu t'exauce toujours même s'il ne t'exauce pas à la façon dont tu l'as demandé ». Au début quand j'entendais ça je me disais, oui la belle affaire, si je demande un service à un ami et puis qu'il ne vient pas et qu'il me dit : c'est la façon dont je t'ai rendu service, je trouve que ce serait comme un tour de rhétorique. Et pourtant, en y réfléchissant pour vous, j'ai remarqué que cette phrase : « Dieu ne nous exauce pas comme nous l'attendons », cette phrase est tellement vraie car si on est satisfait seulement à sa propre mesure alors on assigne à cette petite mesure cela-même qui avait suscité notre prière. Et donc on pourrait dire que tout exaucement, pour faire un petit jeu de mot, est un ex-haussement. Vous savez exhausser, e.x.h.a.u.s.s.e.r, cela veut dire faire que la chose soit plus haute qu'elle n'était. Pour conclure, quel rapport finalement avec l'éducation ? Quelle éducation ? Qu'est-ce qu'on pourrait tirer de pratique ? Vous allez me dire mais la prière c'est déjà quelque chose d'infiniment pratique, peut-être, ou alors cela ne vous parle pas parce que ce n'est pas votre horizon, mais qu'est-ce qui pourrait être pratique et notamment par rapport à l'éducation ? Je vais céder la parole, une dernière fois, à Simone Weil, je vous encourage vraiment à lire ce petit texte merveilleux que vous trouvez dans *Attente de Dieu*, vous voyez « attente de Dieu », à la fois prononcer son nom dont notre désir est fait, le nom de Dieu, et en même temps attendre, ne pas mettre la main dessus. Et bien dans *Attente de Dieu* vous trouverez ce très beau texte : « du bon usage des exercices scolaires en vue de l'amour de Dieu ». Et elle dit ceci que finalement le problème de mathématiques, la version latine, un sujet de dissertation de philosophie, même si on n'a pas eu la note attendue, pourvu toutefois qu'on a accordé l'espèce d'attention qui nous permettait de leur dire, ce que nous dirons d'ailleurs le jour de notre mort, de leur dire : « après vous », si nous avons accepté de mourir à soi pour les accueillir dans la façon dont ils ont, à eux seuls, de nous questionner, et bien cet exercice n'aura pas été vain. Simone Weil dit un jour, pour tous ces élèves qui ont beaucoup été contraints à devenir attentifs en restant quatre heures, cinq heures – nous nous étudiants c'est six heures – dans la même salle, devant une question qu'on leur a posée, et bien ces élèves-là seront peut-être un jour capables, quand l'occasion et si l'occasion s'en présente, dit-elle, de porter à un malheureux exactement le secours susceptible de le sauver. Donc lisez ce texte-là. Et enfin je voudrais conclure, parce que nous sommes sous le sceau, sous la coupe de la beauté, précisément la beauté c'est quelque chose qui se donne pleinement à nous mais qui ne se donne pas à nous de telle sorte qu'on puisse la dévorer. « La beauté, dit Simone Weil, c'est un attrait charnel mais qui tient à distance ». Comme dit le surveillant de musée, on touche, oui mais on touche avec les yeux, c'est-à-dire on se laisse finalement toucher. L'éducation à la beauté me paraît être quelque chose d'essentiel, en tant qu'on éduque le désir à faire droit à la chose, pleinement, et en même temps à lui faire tellement droit qu'il y a ce moment de dépossession, par quoi le désir prononce cette phrase sublime, même si elle ne tient qu'en un mot, « après toi ».

Merci beaucoup de votre attention.

LD : Merci Martin Steffens. Ni mort ni frustration mais affirmation, désir, extase sur autre chose plus grand que moi-même. A présent François-Xavier Bellamy.

FXB : Bonjour à tous, et d'abord merci pour votre invitation, c'est une très grande joie et une chance pour moi de pouvoir échanger avec vous et avec Martin. Et vous avez vu que la différence entre Martin et moi, c'est que quand Martin parle, moi je prends des notes parce que je suis un fan inconditionnel de Martin Steffens. De fait, cela ne vous étonnera pas, nous n'allons pas débattre ensemble, nous n'allons pas nous contredire, je vais tenter de prolonger la réflexion à travers quelques intuitions. La grande différence entre lui et moi c'est que je ne citerai pas Simone Weil parce que je me suis dit qu'il fallait que je laisse cela aux spécialistes.

Je voudrais repartir pourtant de ce qu'il disait pour commencer, c'est-à-dire de ce désir impossible. Et, en effet, c'est l'un des traits du désir que, il porte en lui-même une forme de tension, une forme de contradiction. Le désir c'est toujours le désir de ce qui nous manque, le désir de ce que nous n'avons pas. Je ne peux pas désirer ce que je possède déjà. J'ai une montre qui me plaît beaucoup, c'est le cadeau que mes parents m'ont offert quand j'avais vingt ans, quand elle était dans une vitrine je pouvais dire : je désire avoir cette montre, mais maintenant qu'elle m'a été donnée, qu'elle est à mon poignet, je ne peux pas me dire : ah elle est belle, j'aimerais bien l'avoir. Le désir s'achève donc, pour le dire autrement, au moment où il trouve sa satisfaction. Et à ce moment-là, vous l'avez tous vécu comme moi, nous l'avons tous déjà vécu, se vit une sorte de petite mort du désir, une forme de déception, de désillusion, quelque chose qui, en tous les cas, fait que l'objet que nous avons si puissamment désiré, n'est jamais vraiment à la hauteur de ce que nous avons imaginé. C'est ce que dit Jean Jacques Rousseau dans un texte magnifique de *La Nouvelle Eloïse*. Il écrit la chose suivante, attention c'est du Rousseau, c'est rempli de paradoxes, mais c'est tellement vrai dans nos vies : « Malheur, écrit Rousseau, à qui n'a plus rien à désirer, il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède ». « Malheur à qui n'a plus rien à désirer, il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède ». On pourrait penser que, lorsque nous possédons tout, nous n'avons plus rien à désirer. Et bien nous avons perdu l'essentiel, c'est-à-dire la possibilité même du désir. Le fait de ne pas posséder quelque chose nous rend capable de le désirer, c'est parce qu'elle nous manque que nous pouvons la désirer, cette chose. Et alors, parce que nous ne la possédons pas, nous pouvons nous la représenter, l'imaginer, nous pouvons goûter les délices du désir. « L'homme, continue Rousseau, fait pour beaucoup vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui modifie l'objet qu'il désire au gré de sa passion, et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le rapproche de celui qui le désire. Mais tout ce prestige disparaît aux yeux du possesseur, on ne se figure point ce que l'on a, on ne se représente pas ce que l'on obtient, et l'on est heureux qu'avant d'être heureux. » « On est heureux qu'avant d'être heureux. » C'est au fond, ce que nous décrit Rousseau ici, c'est la sagesse de ce dispositif complètement absurde d'un point de vue rationnel, que vous allez tous pratiquer dans quelques jours, c'est la sagesse du papier cadeau. Le papier cadeau quand on y pense c'est un truc complètement débile, vous allez faire comme moi, vous allez mettre des papiers autour d'un cadeau. Ce papier n'a aucune espèce d'utilité sinon d'être déchiré. Et pourtant vous allez le faire, et c'est très pénible. Moi qui ne suis pas du tout un manuel, le papier cadeau, le scotch, on s'en met plein les doigts, on ne sait jamais comment s'y prendre, c'est toujours moche, moi je n'y arrive jamais vraiment. Donc c'est très pénible, c'est

complètement anti-écologique, du papier qui ne sert à rien. Et pourtant il y a évidemment une sagesse du papier cadeau, qui est la sagesse du désir que nous décrit Rousseau. Pourquoi est-ce qu'on met du papier devant le cadeau ? Parce que, vous vous souvenez quand vous étiez petits, et que vous rêviez de ce cadeau dont vous espériez que peut-être vos parents allaient vous combler, vous regardiez le cadeau le petit matin devant le sapin, il était là, vous le voyiez et pourtant vous ne le voyiez pas. C'est le moment de la plus grande excitation. Cela fait des semaines que vous en parlez de ce cadeau, vous en avez tellement envie, et vous en êtes sûr, vous en étiez sûr, souvenez-vous, cette voiture télécommandée, la poupée qui parle et qui marche – j'ai trois sœurs, j'en ai beaucoup entendu parler de la poupée qui parle et qui marche – quand votre vie allait rencontrer cette chose extraordinaire, elle allait en être transformée. Et là vous arrivez, le 25 décembre ça y est, excitation, frénésie, on déchire le papier cadeau, trois jours après la poupée qui parle et qui marche – vous allez le voir avec vos enfants, avec vos neveux, vos nièces, avec tous ceux qui vous entourent – elle a déjà probablement été oubliée, ou en tous les cas elle a sans doute déjà fait place à un autre désir et à un autre projet. Donc « on est heureux qu'avant d'être heureux, dit Rousseau ». « Malheur à qui n'a plus rien à désirer », celui qui possède tout, celui qui n'a plus rien à désirer c'est le plus malheureux des hommes. « Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède, le fait même de pouvoir désirer ». La conclusion de Rousseau est évidemment sans appel, elle est terrible, elle est terriblement cruelle, « le pays des chimères, écrit Rousseau, est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, que, hors l'être existant par lui-même – petite politesse à l'égard de Dieu – tel est le néant des choses humaines, que, hors l'être existant par lui-même, il n'est rien de beau que ce qui n'est pas ». « Le seul pays qui mérite d'être habité, c'est le pays des chimères », c'est-à-dire de nos imaginations, de nos rêveries, de nos projections. Regardez, nous sommes tous comme ces enfants du 25 décembre, nous sommes tous en train de nous dire, tous, là maintenant, vous avez tous en vous des désirs. Vous vous dites : quand j'aurai passé mon bac ça sera tellement bien la vie, je serai grand, je serai étudiant, je serai libre enfin, je serai indépendant. Et puis vous allez passer votre bac. Quand j'aurai fini mes études, quand je pourrai gagner de l'argent, je serai enfin diplômé, j'aurai plus d'inquiétude, ça y est j'aurai confiance en moi, les gens me regarderont avec sérieux, je serai vraiment diplômé, je serai quelqu'un d'important. Et puis vous allez être diplômé, vous allez commencer à travailler. Quand je serai marié – Louis a eu la gentillesse de rappeler mon statut conjugal, moi je me dis personnellement, quand je ressemblerai à Martin Steffens – quand je serai marié ce sera tellement beau, et j'imagine que ceux qui désirent cela, comme moi, se disent, le mariage ça doit être fabuleux, puis on se marie, puis on se dit : quand on aura des enfants, et puis on a des enfants, et puis on se dit : quand ils seront grands. On a enfin son travail, on travaille, et on se dit : le jour où je serai à la retraite, puis quand j'aurai des petits-enfants, puis quand ils auront grandi. Bref, le bonheur c'est toujours pour demain. Au fond « le pays des chimères, nous dit Rousseau, est le seul digne d'être habité », il y a une folie du désir qui fait que le désir n'est jamais satisfait, c'est cela le désir impossible, c'est la malédiction du désir. Dans le *Gorgias* de Platon on trouve cette conversation entre Socrate et Calliclès, et Calliclès dit à Socrate : tu sais pour moi le bonheur Socrate c'est d'avoir beaucoup de désirs, et d'avoir beaucoup de pouvoirs, et beaucoup d'argent pour satisfaire tous ces désirs. Et Calliclès nous ressemble bien sûr. Est-ce que nous ne désirons pas tous que tous nos désirs soient satisfaits ? Est-ce que nous n'avons pas tous ce rêve en nous d'être comblés, que tous nos désirs soient finis par ce qui viendrait les achever ?

C'est exactement la position du tyran dont parle Martin, c'est-à-dire de celui qui dit : je ne veux pas attendre, de celui qui dit : j'ai failli attendre. Mais Socrate répond à Calliclès : mais cette vie en fait c'est une vie impossible, c'est une vie épouvantable, parce que c'est le désir au fond qui anime notre existence.

Alors, que faut-il faire de nos désirs ? Faut-il condamner nos désirs, comme ceux dont parlait Martin, comme les stoïciens qui nous disent que le désir est ce qui nous rend malheureux ? Et que si nous voulons ne pas être malheureux, il faut seulement arrêter de désirer, il faut se contenter de ce qui advient, se contenter de ce qui est. « Le désir, disait Marcel Proust, le désir fleurit, la possession flétrit toute chose ». Tout ce que vous désirez vous l'embellissez, tout ce que vous obtenez est finalement décevant. Alors peut-être que la solution serait d'arrêter de désirer. En réalité il y a une folie du désir. Mais cette folie du désir je crois, comme Martin, qu'il faut savoir l'écouter, parce qu'elle nous dit quelque chose de très important. Et pour moi le philosophe qui a su le mieux méditer cette folie du désir pour en tirer un enseignement fondamental sur ce que nous sommes et sur notre aventure sur cette terre, ce philosophe c'est Blaise Pascal. Pascal part du même constat que Rousseau, Pascal dit : « nous sommes complètement fous, quand j'ai regardé la vie de l'homme, tous les malheurs auxquels il s'expose, à la cour, à la guerre, sur les mers, pour prendre des places, j'ai vu, dit Pascal, que tout le malheur de l'homme est de ne pas savoir demeurer un quart d'heure en repos dans une chambre. » Cette formule nous la connaissons bien : « tout le malheur des hommes est de ne pas savoir demeurer un quart d'heure en repos dans sa chambre ». C'est une phrase très connue de Pascal, mais il y a une forme d'injustice parce qu'on s'arrête à cette phrase, comme si c'était le dernier mot. C'est une phrase de stoïcien vous voyez. Le stoïcien vous dirait : « arrêtez-vous un petit peu, restez en repos, réconciliez-vous avec la réalité, prenez les choses telles qu'elles sont, ne cherchez pas toujours à conquérir plus, à vouloir plus ». En réalité c'est une injustice envers Pascal, parce que c'est le tout début du texte, c'est un fragment des *Pensées*, c'est un petit texte court. Et Pascal continue : « Quand j'y ai regardé de plus près, j'ai vu que ce malheur vient d'une cause infiniment réelle et sérieuse, et qui est qu'en fait il y a en nous une forme de tension qui fait que nous ne sommes jamais comblés par la réalité telle qu'elle est » « nous ne sommes jamais comblés par la réalité telle qu'elle est ». Et Pascal le constate comme nous. C'est ce qu'il appelle le divertissement. On a toujours besoin de plus, il n'y a pas plus malheureux que celui qui possède tout. Regardez d'ailleurs c'est la meilleure description possible de la société de consommation dans laquelle on se trouve aujourd'hui. On a coutume de dire que les français sont parmi les plus pessimistes du monde. On relève, quand on fait des sondages, que les Afghans sont vingt points plus optimistes que les Français. Je retrouvais hier encore des étudiants qui ont été – parce que je suis effectivement élu dans ma ville – je retrouvais des étudiants qui ont été faire un voyage humanitaire en Afrique, et qui reviennent en me disant, ce que j'entends de tous les étudiants qui vont faire des voyages humanitaires : « on pensait aller les aider mais en réalité ils sont beaucoup plus heureux que nous ». Nous avons tout et nous sommes totalement malheureux. Nous sommes exactement comme ce tyran dont parlait Martin, nous sommes comme ce souverain dont parle Pascal. Que fait le roi ? Regardez. Imaginez un seul instant un roi, le plus grand roi qui soit sur la terre, *a priori* il a réussi le projet de Calliclès, il a tout l'argent, il a tout le pouvoir, dès qu'il a envie d'avoir quelque chose il l'obtient, il suffit qu'un désir s'exprime et tout de suite il est satisfait. Est-ce

que ce n'est pas le comble du bonheur ? Est-ce que le roi qui a tout ce qu'il veut ne pourrait pas rester dans sa chambre à contempler son bonheur, et bien non. Qu'est-ce que fait le roi ? Il va à la chasse. Pourquoi est-ce qu'il va à la chasse ? Parce qu'à la chasse il trouve enfin quelque chose qui lui résiste, quelque chose qu'il faut attendre, précisément. A la chasse on court derrière le lièvre. Le roi ne va pas à la chasse pour le lièvre, s'il voulait un lièvre, il dirait : « apportez-moi un lièvre », tout de suite il en aurait un. Non, il ne va pas à la chasse pour le lièvre, il va à la chasse pour la chasse. Il va à la chasse parce qu'il veut vivre l'expérience du désir, il veut vivre l'expérience de cette tension vers ce qui est court. Quand vous jouez, je voyais tout à l'heure, là dans la cours, des jeunes qui jouaient au foot. Vous allez jouer au foot. Imaginez que vous rentriez sur le terrain et qu'on dise : « Ecoute, je veux t'être agréable, nous avons très envie de vous faire plaisir, par conséquent nous considérons par avance que vous avez gagné le match. Vous avez gagné ! » « Ben non, ce n'est pas drôle ». « Alors, jouons. Mais si vous perdez vous allez être tristes. D'accord ? Vous avez gagné ». « Ben non, ce n'est pas drôle ». Ce que nous cherchons dans le jeu ça n'est pas la victoire, ce que nous attendons c'est d'abord le temps du désir, et c'est ça qui est plaisant dans le jeu. Si vous jouez contre quelqu'un qui vous accorde la victoire, il n'y a plus de joie dans la victoire. Il n'y a de joie que parce que le temps de désir a été profondément vécu. Le roi, tout roi qu'il est, ne se laisse pas aller à contempler son bonheur, il va à la chasse, il court derrière une balle. Quelle sottise quand même, quand on y pense, pour un grand roi que de mettre toute sa concentration dans l'endroit où il va réussir à placer la balle quand il joue au jeu de paume, quand il joue au tennis. Et bien, parce qu'il y a une joie du désir, il faut vivre pleinement cette joie du désir.

Mais que nous dit-elle profondément ? Que nous dit ce désir perpétuel qui habite notre existence ? Là encore Pascal se met à l'écoute profonde de notre désir, à l'écoute, profondément, de ce que nous dit ce désir. Nous désirons tous être heureux, tout le monde ici désire être heureux. Vous désirez tous le bonheur. Est-ce que quelqu'un serait prêt à dire qu'il est parfaitement, absolument, totalement heureux ? Est-ce que vous avez déjà rencontré quelqu'un qui était prêt à vous dire qu'il était parfaitement, totalement, absolument, complètement heureux, qu'il ne manquait rien à son bonheur ? Non. Tous les hommes désirent être heureux, et pourtant personne ne dit avoir trouvé le bonheur parfait. C'est très mystérieux. « Tous se plaignent, dit Pascal, jeunes, vieux, riches, pauvres, tous, de toute condition et de toute société. » Tous les hommes se plaignent tout le temps. Nous passons notre temps à nous plaindre. Normalement si on s'écoutait un peu, on devrait se dire que le bonheur cela n'existe pas, on devrait arrêter de le désirer. On devrait arrêter d'avoir cette espèce de désir absolu qui n'est jamais comblé, et pourtant nous continuons de désirer le bonheur. Ceci nous dit quelque chose de très important sur la condition humaine, dit Pascal. Ceci nous dit que nous sommes faits pour quelque chose de plus grand que tous les biens qui peuvent se posséder sur cette terre. Parce que si nous étions faits seulement pour des biens qui peuvent se posséder, nous limiterions le champ de notre désir à ce qui peut se posséder, nous ne désirerions pas ce bonheur que personne n'a jamais prétendu maîtriser complètement, sur lequel, comme disait Martin, personne n'a jamais prétendu à avoir un jour mis la main. Nous ne désirons jamais que des choses que nous avons possédées et que nous avons perdues, dit Pascal, que des choses que nous savons pouvoir posséder. Aucun d'entre nous ne se lève le matin en disant : « quelle catastrophe, je n'ai que deux bras, j'aimerais tellement en avoir un troisième ». En revanche

imaginez que vous perdiez un de vos bras à la suite d'un accident, il y a fort à parier que vous allez mettre beaucoup de temps avant de vous résigner à cette perte, et que même sans doute toute votre vie vous vous lèverez en vous disant : « c'était tellement plus simple quand j'avais deux bras ». Aucun d'entre nous ne se plaint de ne pas avoir un troisième œil, mais si un jour vous perdez l'usage de vos yeux, il y a fort à parier que vous serez éprouvé par le fait de ne pas avoir l'usage de ces yeux dont vous savez la nécessité, la fécondité que vous avez possédée un jour. Aucun d'entre nous n'est triste de ne pas être roi, vous ne vous levez pas le matin en disant : « c'est tellement, tellement, dommage, j'aurais pu être roi ». En revanche celui qui a été roi et qui a été chassé de son trône, celui qui a été roi et qui a dû abdiquer, celui qui ayant été au pouvoir en a été écarté par la suite d'une révolution, révolte, des gilets jaunes, tout ce que vous voulez, celui-là sans doute tout le reste de sa vie il dira : « quel malheur, je ne suis plus roi ». Et bien nous quand nous nous plaignons de ne pas être heureux d'un bonheur infini, quand nous nous plaignons de ne pas être heureux d'un bonheur absolu, nous nous plaignons de quelque chose que, d'une certaine manière, nous avons l'impression d'avoir perdue, que nous devrions avoir et que nous ne vivons pas, que nous devrions connaître, que nous connaissons au fond de nous-mêmes, et dont nous avons la nostalgie. « Nos malheurs, écrit Pascal, quand nous nous plaignons, quand nous nous lamentons de ne pas être heureux, nos malheurs sont misères de grands seigneurs, ce sont misères de rois découronnés ». Cette tension c'est celle que Pascal lit dans ce que la foi nous appelle à reconnaître comme le Pêché Originel. Nous sommes faits pour un bonheur absolu et nous ne le vivons jamais ici, et alors nous cherchons à placer notre bonheur dans toutes ces choses qui se possèdent et qui sont des choses finies. J'ai tellement envie d'avoir le prochain cadeau de Noël à la mode, j'ai tellement envie de posséder tel objet ou telle réalité, j'ai tellement envie de décrocher tel diplôme, de pouvoir me montrer au bras de telle femme, d'avoir un enfant comme-ci ou comme-ça, j'ai tellement envie d'Avoir. Mais ces choses que nous pouvons voir ne nous combleront jamais. Et dans notre désir il faut simplement entendre notre soif d'un absolu, notre soif de quelque chose de plus grand que toutes les choses qui se peuvent maîtriser un jour et qui toujours nous décevront, parce qu'au fond ce n'est pas là ce dont nous avons le désir profond. Il y a une folie du désir qui pourrait paraître absurde aux yeux de la simple raison mais qui dit en fait, si on veut bien l'écouter, le chemin vers une forme de sagesse du désir. Une sagesse du désir qui sait que, précisément, il est toujours désir de quelque chose d'infini, de quelque chose d'absolu. Hors sur cette terre, c'est vrai, rien n'est absolument et infiniment accessible, rien ne peut être possédé dans l'absolu et dans l'infini. « Mais sans doute est-ce le signe que nous avons en nous, dit Pascal, la marque et la trace, toute vide, de quelque chose qui nous hante et qui nous habite », et qui est ce que Martin évoquait comme étant le désir de Dieu.

Alors moi je ne suis pas le P. de Mello, donc je ne voudrais pas conclure sous la forme d'une homélie, mais peut-être essayer avec le secours de la philosophie, avec le secours de la simple raison de dessiner les traits de cette sagesse du désir qui pourrait orienter notre vie. Et je voudrais la diriger en trois directions très rapides. D'abord si nous voulons bien écouter tout ce que nous avons dit jusque-là, Martin aussi bien que moi, nous reconnaitrons d'abord qu'il est vain de prétendre détruire nos désirs. Détruire le désir ça serait d'une certaine manière faire perdre tout sens à la vie. Le stoïcien, moi pour ma part j'ai une grande admiration pour la philosophie stoïcienne qui est une philosophie magnifique d'exigence intérieure, qui est aussi

un appel à une vie intérieure profondément vécue. Mais le problème du stoïcisme c'est que le stoïcien, en nous disant qu'il ne faut rien désirer, fait perdre à la vie toute sa saveur et toute sa signification. Le stoïcien dit : « ne désire pas que les choses arrivent comme tu le désires, mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent, et tu seras toujours heureux. » C'est la maxime d'Epictète : « ne désire pas que les choses arrivent comme tu le désires, mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent, et tu seras toujours heureux. » En clair, ne désire pas avoir ton examen, mais désire que les choses arrivent comme elles arriveront et tu seras très heureux. Et parfois d'ailleurs nous faisons de notre relation à Dieu l'occasion de cette frustration auto-entretenue : « Seigneur je m'abandonne, que les choses arrivent comme tu veux ». Cela veut dire : cet examen au fond si je l'ai tant mieux, si je ne l'ai pas, pas grave, je m'y ferai bien. Je ne désire rien de trop, je ne désire rien trop vivement parce que au fond je sais très bien que, ce serait peut-être trop dangereux. Martin et moi, vous le disiez Louis, on a un point commun, c'est qu'on enseigne en Prépa. Je suis très frappé de voir que les élèves de Prépa que j'ai, dire : « tu veux avoir le concours ? » « Ah non, le concours ? non je n'ai pas trop envie, parce que comme je ne suis pas sûr de l'avoir, au moins je ne serai pas déçu si je ne l'ai pas. » Mais dans ce cas pourquoi être en Prépa ? « Tu veux réussir ta vie ? » « Réussir ma vie ? je vais peut-être pas trop le désirer parce que si jamais ça ne marche pas, comme ça je ne serai pas trop déçu ». La condition pour ne jamais être déçu c'est de ne jamais rien espérer. Si vous n'attendez rien de l'autre vous êtes sûr de ne jamais être déçu, mais alors vous ne créez jamais de lien avec les autres. Si vous n'attendez rien de la personne que vous aimez, et bien vous êtes sûr de ne jamais être déçu, mais alors vous ne l'aimez pas vraiment. Epictète nous dit cette chose incroyable : « regardez les choses comme elles sont, et regardez ce qui peut arriver comme ça peut arriver ; si tu aimes un petit pot de terre, dis-toi que c'est un petit pot de terre que tu aimes, et qu'il peut se casser, et s'il vient à se casser tu n'en seras pas affecté. » Vous êtes tous d'accord avec ça ? « Si tu aimes ta femme ou ton fils, dis-toi que ce sont des êtres mortels que tu aimes, et s'ils viennent à mourir tu n'en seras pas affecté. » C'est logique. Et le stoïcien est un logicien, donc il a toujours raison. Mais en même temps c'est terrible. Evidemment nous sommes invulnérables, c'est la promesse du stoïcisme, c'est la citadelle intérieure, tu ne désires rien, tu es invulnérable, mais en même temps c'est une invulnérabilité qui se paie d'une forme de retrait de la vie. On ne peut pas tenter, et ce serait le premier point, de mettre fin à son désir, alors peut-être faut-il choisir la sagesse totalement contraire.

Il est vrai que quand nous désirons des choses que nous pouvons posséder nous sommes toujours, toujours, toujours déçus. Alors je crois que nous devons choisir, volontairement, de ne désirer que ce qui est inatteignable. Ne désirez que ce qui est inatteignable et vous ne serez jamais déçus. Attention, je ne dis pas là qu'il faille devenir complètement fou, mais je parle de comportements très rationnels que nous adoptons dans notre vie de tous les jours. Par exemple regardez le scientifique, un scientifique, il cherche la vérité. Vous êtes physicien vous cherchez à comprendre la vérité sur la matière. Et bien la seule chose que sait n'importe quel scientifique sérieux, n'importe quel chercheur, c'est qu'il ne trouvera jamais ce qu'il cherche. Et, de ce point de vue là, il ne peut qu'être comblé, parce qu'il va vivre à fond l'aventure du désir, il va vivre à fond l'enthousiasme du désir, l'épopée du désir. Et de fait nous trouvons là ce qu'il y a de magnifique dans le ressort du désir, la volonté d'aller toujours de l'avant. Si vous cherchez la vérité vous n'allez jamais la trouver totalement. Quel physicien dira un jour : « chers amis j'ai

la grande joie de vous annoncer que la physique est terminée, vous pouvez fermer les laboratoires, nous savons ce que c'est que la matière, c'est fini, allez hop » ? Quel biologiste dira un jour : « tous les secrets de la vie ont été mis au jour, c'est terminé, c'est fini » ? Nous savons parfaitement que la science est une recherche, qu'elle est essentiellement recherche. Et la philosophie aussi est essentiellement recherche. On nous dit parfois : « Allez, c'est bon, à quoi ça sert de chercher ce que c'est que le bonheur, ça fait vingt-quatre siècles que vous cherchez vous n'avez toujours pas trouvé ». Ben oui, en un sens les astronomes cela fait très longtemps qu'ils cherchent à connaître l'univers ils n'ont toujours pas fini non plus. Et pourtant nous avons fait des progrès. Chercher ce qui est inatteignable cela ne veut pas dire faire du sur place, cela veut dire progresser vers ce qui ne sera jamais possédé, mais qui peut être de mieux en mieux connu, ce qui ne sera jamais maîtrisé, mais qui peut être de mieux en mieux appréhendé, ce qui ne sera jamais manipulé, mais qui peut être de plus en plus pressenti. De la même manière l'artiste cherche la beauté, mais quel artiste pourra dire : « j'ai fait l'œuvre définitive, c'est terminé, la beauté c'est ça » ? Même les magnifiques mosaïques du père Rupnik ne sont pas la beauté. Désirer ce qui est inatteignable. Si vous voulez faire de la politique demain, désirez la justice, et la justice ne sera jamais atteinte. Cela ne veut pas dire qu'on ne puisse pas progresser vers elle, qu'on ne puisse pas construire une société plus juste. Si votre but dans la vie politique est de désirer obtenir un mandat électif, vous allez être très déçu ; si votre but dans la vie politique c'est de devenir président de la République, vous allez peut-être même y arriver, et alors le pouvoir se révélera dans sa vacuité absolue. Mais si vous désirez la justice, tout prend un sens, une saveur, tout trouve son sens véritable, tout possède son goût réel.

Et du coup, au fond, ce que nous voyons, par la simple raison, c'est que l'homme est fait pour désirer l'inatteignable c'est-à-dire pour désirer rien de moins que l'éternité, parce que le propre de la vérité c'est qu'elle est éternelle, même du point de vue scientifique, vous voyez. C'est ce que Platon admirait dans les mathématiques : $1+1 = 2$, ça c'est éternel. L'éternité ce n'est pas l'infinité du temps, ce n'est pas ce qui est vrai hier, ce qui est vrai aujourd'hui, ce qui est vrai demain, c'est seulement ce qui est en dehors du temps, ce qui échappe à la temporalité. La vérité échappe à la temporalité. Quand une œuvre est belle, j'étais il y a quelques jours en Grèce, j'ai eu la chance d'aller en Grèce pour la première fois de ma vie, c'est une forme de pèlerinage sur la terre sacrée de la philosophie bien sûr, j'étais touché de voir des statues du 8^{ème} siècle avant Jésus-Christ qui sont d'une beauté fascinante. On ne peut rien maîtriser là-dedans, on ne peut qu'être touché justement, on ne peut pas mettre la main là-dessus, on ne peut être que saisi par la beauté. Et cette beauté qui nous saisit et qui a 28 siècles, elle n'a pas 28 siècles, elle est toujours aussi présente, elle est d'une éternelle actualité. Tout ce qui est vrai est éternel, tout ce qui est beau est éternel, tout ce qui est juste est éternel. Le juste ne change pas avec le cours de son âge, ce qui est juste demeure juste, toujours. Quelque chose qui était juste hier n'est pas injuste aujourd'hui, quelque chose qui est injuste aujourd'hui n'est pas juste hier. Nous avons peut-être changé nos conceptions, pour nous approcher de ce qui est juste, peut-être aussi parfois, hélas, pour nous en éloigner, il n'en reste pas moins que ce qui est juste demeure. Et ce à quoi nous aspirons c'est toujours à ce qui demeure, parce que c'est toujours à l'éternité que nous aspirons. Désirer l'inatteignable c'est orienter toute sa vie en vue de l'éternité. Et ce que je dis ici n'est même pas un acte de foi. La foi vient seulement accomplir ce que montre

n'importe quel scientifique, n'importe quel artiste, n'importe quel responsable politique, n'importe quel citoyen même, n'importe quel étudiant qui se penche sur ses cahiers et qui cherche à connaître, n'importe lequel d'entre vous qui gribouille sur un dessin, n'importe lequel d'entre nous qui tente de comprendre le monde, qui que ce soit qui désire que le monde qui l'entoure, que ses propres relations aux autres soient plus justes. Au fond nous montrons toujours que notre seul véritable désir c'est le désir de l'éternité. Désirez l'inatteignable, et c'est évidemment ce qui se joue dans cette magnifique folie de l'amour. Levinas, je n'ai pas encore eu le temps, hélas, de lire le dernier livre de Martin, je ne sais pas si tu le cites dans ce livre, il y a une réflexion, une méditation magnifique de Levinas sur le geste propre à l'amour qui est celui de la caresse. « La caresse précisément c'est le geste d'un désir qui ne saisit jamais son objet ». La caresse pose la main sur ce qui ne peut pas être saisi, et il y a une jubilation de l'amour, qui n'est pas pourtant l'occasion d'une possession. Celui qui aime ne possède pas l'autre, mais l'autre demeure autre, il demeure un mystère. Et pourtant je peux cheminer vers lui, tout en restant toujours au seuil, comme le dit si justement Martin, je peux cheminer vers lui, et c'est peut-être dans ce chemin vers l'inatteignable que se joue la grande folie du désir qui nous fait donner à nos vies leur sens le plus plein et le plus authentique, en les conduisant vers rien de moins que l'éternité.

LD : Désir de Dieu, nostalgie de l'absolu, alors est-ce qu'il n'y a pas – on va essayer d'échanger autour de quelques notions, merci, naturellement tout ce que vous avez dit est extrêmement riche – est-ce qu'il n'y a pas un abus à vouloir flécher le désir vers l'existence de Dieu, nécessairement ? Vous semblez arriver tous les deux à cette conclusion. MS, FXB.

MS : Oui mais on n'y arrive pas en disant qu'il faut flécher le désir vers, c'est plutôt les impasses ou les impossibilités du désir qui montrent que le désir consiste fondamentalement dans le manque d'un autre. On manque à quelqu'un quand on désire, enfin on manque, on pourrait dire, à quelque chose, mais plus fondamentalement on manque à un autre qui ne peut être, à mon avis, qu'un quelqu'un. Et donc, en effet, il ne faudrait pas faire exactement ce qu'on a dénoncé dans cette impatience : « le mal c'est l'impatience du bien ». On pourrait dire aussi qu'il faut apprendre à prendre son bien en patience, non pas simplement « prends ton mal en patience », on sait ce que cela veut dire, mais aussi « prends ton bien en patience ». Et il ne faudrait pas justement qu'on aille trop vite vers Dieu, et j'aime beaucoup le fait que François-Xavier n'y ait pas été directement, en tout cas moins vite que moi, encore moins vite que moi – tu as fini en parlant de seuil. Finalement rien que si l'on est honnête avec soi-même, on voit que c'est ou bien ou bien. On voit que rien de ce monde ne nous satisfait, ou bien, comme dirait l'autre, il n'y a ici-bas rien de complet que le malheur, ou alors c'est que finalement tous ces biens qui, parfois, toutefois nous comblent un temps, sont comme les échos, comme le reflet de ce bien unique vers lequel nous tendons. Alors c'est vrai que c'est une question de tempo, Dieu ne doit jamais être la solution à notre problème, mais il est plutôt, en effet, ce qui manque à toutes nos solutions.

FXB : Il me semble en effet que Dieu ne se déduit pas. Ce que nous avons tenté d'indiquer tous les deux c'est que si on veut bien écouter vraiment son désir, on verra que nos désirs sont toujours désir de l'éternité, et ceci, encore une fois, je le dis avec la seule raison commune. Le scientifique cherche quelque chose qui est de l'ordre de l'éternité, qui échappe au temps,

l'artiste, même le plus athée des artistes, il cherche à faire quelque chose de beau, et le propre de la beauté c'est qu'elle échappe au temps, et c'est la raison pour laquelle l'œuvre d'art, qui a réussi à atteindre une forme de beauté, elle échappe à la temporalité, et que nous sommes touchés par des œuvres qui ont des dizaines de siècles d'histoire. Et de la même manière chacun d'entre nous dans notre vie de tous les jours, tout ce que nous désirons vraiment c'est quelque chose qui est de l'ordre de l'éternité. Et alors là nous sommes placés devant le mystère. Quelle est cette éternité à laquelle nous aspirons ? De quoi est-elle le signe vraiment ? Je suis, moi, profondément touché par le propos de Pascal, que j'évoquais tout à l'heure, qui nous dit qu'au fond puisque rien dans notre monde à nous n'est infini, puisque rien dans notre expérience physique du monde n'est éternel, si nous avons la nostalgie de l'éternité c'est parce que forcément nous avons une forme de familiarité avec quelque chose qui échappe à ce monde. Pascal dit cela, mais il n'est pas le seul, on pourrait citer très brièvement le propos de Platon. Platon dit au fond nous cherchons toujours, même dans les choses finies, à connaître ce qui est infini. Je vois des hommes, là je vois devant moi des personnes humaines, des hommes, des femmes, des enfants, et je me demande qu'est-ce que c'est que l'humanité, c'est quoi l'essence de l'homme ? Mais l'essence de l'homme je l'ai jamais vue pour le coup, je l'ai jamais croisée dans la rue. L'essence de l'homme je ne la rencontrerai jamais, je ne lui serrerais jamais la main. C'est donc que, en vous voyant, je pense à quelque chose d'autre que vous, à quelque chose qui échappe au temps, qui échappe à la matière, qui échappe à la particularité, à quelque chose qui est de l'ordre de l'absolu. Je pense à cette essence que je cherche. Je vois cette belle œuvre et je me dis, ben dis donc c'est beau. Qu'est-ce que c'est que la beauté ? Et cette œuvre est belle mais elle n'est pas la beauté. Et en la voyant je pense à quelque chose, et pour que je pense à quelque chose d'autre que cette œuvre il faut que je l'ai connue. C'est comme si vous êtes chez vous, et vous voyez un manteau sur une table, et vous savez que ce manteau c'est le manteau de l'un de vos amis. Vous vous dites, tiens, il est peut-être passé par ici. C'est l'exemple que prend Socrate dans le *Phédon* : c'est peut-être le manteau de Critias, je connais Critias, je sais que c'est son manteau, je vois le manteau je pense à Critias. Mais si vous ne connaissez pas Critias quand vous voyez le manteau, vous voyez juste un manteau, vous ne pensez pas à Critias. Si je connais très bien deux amis qui sont toujours ensemble, je vois l'un des deux, je pense à l'autre. Mais si je ne connais pas le deuxième, je vois l'un des amis, je pense à lui, je ne pense pas à l'autre. Donc si en voyant cette belle œuvre vous pensez à la beauté, vous pensez à ce qu'il y a d'éternel et d'absolu dans la beauté, c'est que « il y a en nous, dit Platon, une familiarité mystérieuse avec quelque chose que nous avons peut-être trop oublié, mais qui pourtant se trouve en nous, profondément en nous ». Et la réponse à la question qui nous est posée, « Que faire de nos désirs ? », c'est peut-être précisément une réponse qui nous reconduit vers nous-mêmes. Si nous écoutons bien nos désirs, si nous allons vraiment à leur source, alors nous pourrions trouver le moyen, non pas de les réorienter, mais de les prendre au sérieux dans ce qu'ils ont de plus absolu. Tu veux avoir ce concours. Mais ce qu'il compte en fait pour toi ce n'est pas ce concours, c'est peut-être le bien que tu pourrais faire en ayant tel concours, en passant par telle voie. Tu veux faire ce cadeau mais ce qui compte pour toi ce n'est pas ce cadeau c'est le bonheur de l'autre, cela pour le coup c'est un désir qui est inatteignable, parce que ce bonheur ne sera jamais achevé. Mais alors le cadeau que vous allez faire trouve tout son sens dans cet inatteignable auquel vous aspirez profondément. Et le grand danger ça serait d'en rester à la surface du désir, à la superficie. Le grand danger ça serait de rester à la superficie, et

je crois que c'est toujours en descendant en profondeur que nous allons vers la vérité de nos propres désirs, et c'est toujours en descendant en profondeur, comme le fait saint Augustin, que nous allons aussi vers Dieu précisément. Comme dit Bernanos, « nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, le péché nous fait vivre à la surface de nous-mêmes, nous ne connaissons que la superficie, nous ne descendons en nous que pour mourir et c'est là qu'il nous attend ».

LD : Beaucoup de parents sont confrontés aujourd'hui à des questions, avec leurs enfants, et il y a beaucoup d'éducateurs évidemment dans cette salle aujourd'hui qui se demandent comment affronter la question du désir, sachant que le désir comme le bonheur sont des notions assez publicitaires aujourd'hui, et que les sollicitations sont tellement nombreuses que les parents passent pour des pères fouettards bien souvent, des personnes qui font obstruction au désir. Or vous nous avez dit maintenant depuis une heure que les désirs c'est bon, qu'il faut les affirmer, qu'il faut viser l'inatteignable, c'est un plaidoyer en faveur du désir. Mais alors qu'est-ce que concrètement je peux mettre en œuvre pour que ce plaidoyer en faveur du désir entre dans le cadre d'une logique éducative ? Vous n'avez pas dit s'il y avait de bons ou de mauvais désirs ?
MS, FXB.

MS : Peut-être même qu'on a dit qu'il n'y en avait que des bons, ou plutôt que, dans sa racine, le désir est toujours bon. Le pire si à force de frustrer notre enfant on arrive à avoir un enfant totalement apathique, et bien on aura tout raté. Donc c'est plutôt en effet aller *avec lui* à la source de son désir. Je prends un exemple. Mon aîné a douze ans, et donc qu'est-ce qu'il veut à douze ans, il veut un téléphone portable. Et qu'est-ce qu'ont fait son père et sa mère ? Et bien c'est que, pour l'instant, on n'a pas cédé. Vous allez dire, oui c'est bien il faut les frustrer. Mais ce n'est pas pour cela. On n'a pas cédé pourquoi ? Parce qu'on aimerait avec lui savoir ce qu'il veut quand il veut un portable et savoir ce à quoi on cèderait si on devait céder. Alors moi je lui ai dit assez rapidement, parce qu'un jour il a mis du temps à rentrer de l'école, non, c'est même pire, cinq jours après la rentrée il y a un attentat à la bombe et je l'ai appris par une info qui a paru de la presse, et non pas par mon fils alors que les autres ont pu prévenir leurs parents en temps réel. Et puis je me suis dit, bon je vais me prendre des remarques de ma grande sœur, de tel ami, « comment ça il n'a pas de portable, et s'il arrivait... » Je lui ai dit écoute : « si on te prenait un portable c'est uniquement parce qu'on cède à la pression sociale parce que on n'a pas le choix dans cette époque », « s'il arrive un malheur nous serons partie prenante de ce malheur puisque nous ne t'avons pas donné ce portable ». Mais pour moi ce n'est pas une raison, c'est une cause, une sorte de pression sociale. Et il dit, « non mais moi j'ai une raison vraie, c'est que je veux être autonome ». Et je lui dis : « mais tu sais pour moi l'autonomie c'est quoi ? C'est que je te dis au revoir à 7h du matin, tu vas prendre ton bus à 7h10, parfois je te retrouve au club de sport le soir à 20h30, c'est moi qui viens te chercher, et entre temps, tu as été à la cantine, tu as pris deux fois le bus, et entre temps tu as été sans moi et j'ai été sans toi. Cela crée une inquiétude en moi, cela crée peut-être une inquiétude en toi, mais je te sais autonome. Si c'est l'autonomie que tu veux, alors ça n'est pas le portable. Au contraire le portable risque de faire que tu m'appelles dès que le bus est en retard, etc. » Et donc au fond – vous allez peut-être trouvé que c'est rhétorique pour ne pas dépenser 2 euros de plus par mois – en réalité c'est une enquête, et finalement en plus je ne sais pas, peut-être qu'on lui pendra ce portable, peut-être que les causes seront trop fortes, peut-être que aussi on vit [à une époque...] et comme disait

Hegel « on ne peut pas péter plus haut que son époque », c'est important de le savoir. Peut-être, juste vivre avec lui l'enquête, après ce sur quoi elle mène peu importe.

LD : Sur cette question François-Xavier Bellamy

FXB : Je trouve cela fabuleux comme exemple, un beau chemin. Cela ne doit pas être évident tous les jours d'être fils d'un prof de philo. Tous les enfants à douze ans demandent un téléphone portable, vous avez 90% des parents qui disent : « d'accord », vous avez 9,99% des parents qui disent : « jamais de la vie », et vous avez 1 ‰ des parents qui disent : « quelle est la source de ton désir ? » ! Mais de fait j'aurais fait la même réponse que Martin. Je crois que c'est une question très importante que vous avez posée, peut-être que vous avez le mérite de nous obliger à nous confronter à cette question : « y a-t-il des mauvais désirs ? » Oui, je crois qu'il y a des mauvais désirs, mais ce sont les désirs qui ne sont pas les nôtres. Le mauvais désir, c'est le désir qui n'est pas le nôtre, qui n'est pas *notre* désir. Sinon la question qui nous est posée c'est : « Que faut-il faire de nos désirs ? » avec un pluriel, nous sommes une pluralité désirante, il y a en nous une pluralité de désirs. Et comme le disait Bernanos, que je citais tout à l'heure, il y a des désirs de surface et des désirs de profondeur, et ils peuvent se contredire. Je veux dire par là, celui qui éprouve le désir de la vie monastique, j'imagine qu'il n'en éprouve pas moins pour autant, le désir de la vie sociale, le désir de la réussite professionnelle, le désir de la reconnaissance collective, le désir de l'amour charnel. La question c'est quel est ton *vrai* désir, ton désir le *plus* profond ? Et précisément il faut savoir, me semble-t-il – c'est peut-être tout le chemin de la vie intérieure, tout le travail de l'éducation aussi – il faut savoir vivre une forme de purification qui nous conduit, au nom de notre désir le plus profond, à renoncer à ce qu'il y a en nous de plus superficiel, à ce qu'il y a en nous de plus accidentel, de plus étranger à nous-mêmes. Et si ton *profond* désir c'est d'aimer cette femme, le désir que tu éprouves dans l'immédiat de ta chair pour une autre femme, ce désir là pour le coup il est quelque chose qui va te priver de ta propre volonté. Et donc il faut lutter contre certains désirs, non pas au nom de la frustration je crois, comme le disait Martin, mais au nom de la liberté. Le danger c'est ce que les grecs appellent l'acrasie. Et nous connaissons tous cette situation qui est celle que saint Paul résume dans cette formule magnifique : « je fais le mal que je ne veux pas faire, et je ne fais pas le bien que je voudrais faire » (cf. Rm7,19). Si souvent nous vivons à la surface de nous-mêmes, nous ne faisons pas exactement ce que nous voudrions faire. Nietzsche nous propose une expérience de pensée qui a pour but de nous permettre de trouver notre vrai désir, il nous dit : « imagine que tu doives vivre la même vie une infinité de fois » c'est-à-dire le choix que tu fais maintenant il va se répéter une infinité de fois parce que tu vas revivre cette vie une infinité de fois. Est-ce que tu ferais ça ? Il y a tant de fois où, un peu par facilité, un peu par lassitude, tant de fois où nous faisons des choses auxquelles nous ne sommes pas vraiment présents, dans lesquelles nous faisons les choses parce que c'est ce que la société attend de nous. Vous avez employé le mot « publicitaire », et bien précisément la publicité c'est l'injonction perpétuelle de normes sociales qui nous viennent de l'extérieur et qui nous disent voilà à quoi tu dois ressembler. « Mais si tu n'as pas un portable à 12 ans t'es un raté ». Alors oui c'est dur, mais la question c'est : « qu'est-ce que *toi* tu désires vraiment ? » Tu veux être en relation avec les autres, mais c'est très important la relation véritable, est-ce que le téléphone portable à 12 ans permet une relation plus profonde et plus authentique avec les autres ? C'est

ton désir, et bien si c'est ton désir il faut vivre ce désir à fond et renoncer, pour le vivre à fond, à tout ce qui, dans la superficialité de nos vies, peut nous écarter de notre *seul* désir. Au fond à la fin il s'agit de devenir *un* grand désir, et *ce* grand désir qui nous unifie, ce grand désir qui nous fait devenir *simple*, littéralement, parce que simple, *simplex*, cela veut dire ne faire qu'un avec soi-même, qui nous empêche d'être en permanence dans une forme de contradiction : je veux me reposer mais je passe tous mes week-ends à partir en week-end, je veux prendre du temps avec les autres mais je suis en permanence en train de traîner sur internet, je veux réussir mes concours mais j'ai pas le temps de travailler parce que je sors tous les soirs... Quel est ton désir ? C'est quoi ton vrai désir ? Et si tu écoutes, et si nous écoutons notre *grand* désir, alors nous pourrions peut-être nous réconcilier avec nous-mêmes. Ce qui nous en empêche, c'est précisément ce qu'on appelle le péché, comme le disait Bernanos, qui nous fait vire à la surface de nous-mêmes, c'est profondément l'œuvre du Diviseur, qui nous divise d'avec nous-mêmes et qui fait qu'en permanence « je fais ce que je ne voudrais pas et je ne fais pas ce que je voudrais. »

MS : Si je peux me permettre d'ailleurs, je me souviens d'une amie qui me dit « mais pourquoi la monogamie, j'ai envie d'aller voir ailleurs, moi la double vie ça me tente ». Alors j'étais reparti sur sa « double vie », je lui dis : « mais si tu pratiques l'adultère tu risques non pas d'avoir une double vie mais avoir une vie divisée par deux, c'est-à-dire peut-être aucune des deux vies. Qu'est-ce qui peut doubler ta vie, qu'est-ce qui peut vraiment la multiplier par deux ? » Je crois qu'il y avait un vrai déficit de vie intérieure, c'est-à-dire « qu'est-ce qui peut doubler ta vie » cela ne peut être qu'une relation, en effet, qui te manque. C'est sûr elle n'avait pas Dieu, elle n'avait pas de vie intérieure, elle restait à la surface d'elle-même. Et ce quelque chose qui te manque, qui t'appelle à la relation pour en effet te sauver de la platitude de ta vie, pour la rendre beaucoup plus profonde, pour même en désigner les grands points de profondeur qui l'habite, [c'est Dieu]. En réalité c'est ça. Le désir d'une double vie il est bon mais il passe par la vie intérieure, et non pas par la multiplication de sa vie en deux.

LD : La question du désir, je m'adresse toujours évidemment aux éducateurs qui sont ici-même, est-ce qu'il n'y a pas une forme d'hypocrisie ? L'Eglise n'est pas associée, ou les milieux catholiques ne sont pas forcément associés, à l'idée qu'ils sont les promoteurs du désir, au contraire ils sont plutôt les ennemis du désir, qui veulent le cadénasser, par la morale, le verrouiller, empêcher en fait l'émancipation. En tout cas c'est comme cela que nous sommes – je me mets dedans, même si je ne parle pas, aujourd'hui – que nous sommes perçus. Alors qu'en est-il précisément ? Est-ce que l'idée n'est pas simplement d'orienter le désir pour se conformer à une norme sociale ? J'ai reçu une norme qui est celle de l'éducation, de l'Eglise, je veux absolument l'accepter parce que, intuitivement, ou par éducation, je sais que c'est quelque chose de bien, et donc, en fait, je veux que les désirs des autres, de mes enfants, se conforment aux miens, à ceux que j'ai reçus. En fait c'est du conditionnement, non ? C'est ça qu'il faut faire ? MS, FXB.

FXB : C'est certainement la posture dans laquelle nous nous sommes trop souvent enfermés nous-mêmes, en tous les cas c'est certainement la posture dans laquelle l'Eglise par exemple a pu donner le sentiment de s'enfermer. Et de fait nous avons sans doute, si nous voulons de nouveau parler au monde, et bien à trouver les mots pour lui parler. De fait je ne crois pas du

tout que ce soit le véritable enseignement de l'Église. Je ne crois pas du tout que ce soit la véritable sagesse chrétienne. Il me semble que cependant nous avons à nous faire les témoins de la grandeur du désir dans un monde qui est la victime profonde de cet éclatement du désir. Au fond le désir contemporain est éclaté dans une multiplicité de chose qu'il s'agirait de posséder pour pouvoir être comblés. Nous sommes Calliclès, nous sommes collectivement Calliclès dont j'ai parlé. Le bonheur c'est d'avoir beaucoup de désirs et d'avoir beaucoup de pouvoirs et beaucoup d'argent pour satisfaire ses désirs. Et je crois que nous avons à démontrer au monde dans lequel nous sommes, que cette vie-là, comme le disait Socrate – et encore une fois ce n'est pas seulement les chrétiens qui sont ici en jeu – comme le disait Platon : « cette vie où le but c'est de satisfaire ses désirs, cette vie est pire que la mort ». Et le seul vrai désir qui peut faire la joie de cette vie c'est le désir de quelque chose d'absolu, le désir de quelque chose d'inatteignable. Mais si nous passons notre temps à croire que le bonheur c'est pour demain, quand ce désir sera comblé, alors nous ne serons jamais heureux. Encore une fois c'est la société de consommation. Et la société de consommation tout le monde est d'accord pour dire qu'elle ne nous a pas comblés. Une société qui se construit pour la satisfaction du désir, regardez par exemple l'économie numérique c'est fascinant, le but du web c'est que vos désirs soient satisfaits le plus vite possible. Maintenant sur les sites internet il faut le moins de clics possibles entre le désir et sa satisfaction. Et bientôt avec des services de livraison, on va, maintenant même, vous livrer dans les 2h. Vous cliquez, 2h après l'objet est chez vous. C'est-à-dire tout se construit pour que l'espace et le temps soient les plus réduits possible entre le désir et l'objet du désir. Et bien plus la satisfaction va vite et plus nous sommes déprimés. C'est quand même quelque chose de fascinant. Proudhon qui n'était pas spécialement un chrétien, qui était même antireligieux au possible, un grand anarchiste en tous les cas, un grand anticlérical, Proudhon dit : « bénie soit la pauvreté » parce que c'est au moment où nous manquons de quelque chose que nous pouvons vivre l'expérience de la chercher, et l'aventure qui consiste à la chercher. Ceci revêt une urgence particulière, parce que soit nous saurons nous faire les témoins de ce désir de l'absolu, qui dans notre vie d'humain, et pas seulement de chrétien, qui dans notre vie d'humain est le chemin vers l'accomplissement de notre vie, soit nous allons voir notre humanité se perdre elle-même dans le fait de croire toujours que le bonheur est pour demain dans ce qu'on aura pu acquérir, dans ce qu'on aura pu posséder, dans ce qu'on aura pu avoir. Derrière la promesse d'un trans-humanisme il y a un nouvel avatar, de l'idée que bientôt la maîtrise se fait de plus en plus grande, l'émancipation de plus en plus large, la mobilité de plus en plus rapide, et que nous allons pouvoir atteindre une forme de perfection par nos propres forces. Et bien il y a fort à parier évidemment que ce sera l'occasion d'une frustration renouvelée, parce qu'après l'homme 2.0 il y aura l'homme 3.0 et l'homme 4.0. Et ce sera comme avec nos smartphones, on ne sera jamais content. Et la concurrence que ceci ne peut que mettre en œuvre, dans cette concurrence hobbesienne – Hobbes, c'est vraiment le théoricien de cette course collective – dans cette concurrence nous n'avons qu'à trouver une forme de malheur repoussé. C'est ce que j'ai tenté de dire dans *Demeure* au fond, c'est que nous devons nous faire les témoins de ce désir qui n'éteint pas en nous la soif mais qui au contraire la dirige vers ce qui nous unifie, c'est-à-dire encore une fois vers le désir de l'absolu, un désir paradoxal parce qu'il est désir de l'inatteignable mais qu'il est justement de ce point de vue là le seul désir qui puisse donner à notre vie sa juste tension et sa juste énergie, et qui puisse lui donner évidemment toute sa saveur.

MS : Moi je répondrai en faisant un retour au monde aussi qui va parler de l'Eglise comme cela, en citant l'Évangile qui était celui, je crois, de hier ou d'avant-hier, Jésus qui disait, vous vous êtes plaint de Jean-Baptiste parce qu'il appelait à la pénitence, vous ne l'avez pas trouvé rigolo, et maintenant vous vous plaignez parce que moi j'appelle à la fête parce que le fils de l'homme est parmi vous, et vous le traitez d'ivrogne et de glouton. C'est-à-dire que de l'Eglise aussi on a dit, mais c'est quoi cette Eglise qui a des mystiques qui sanctifient un amour fou, dont le Dieu est crucifié dans sa chair, par amour, l'Eglise est quand même éminemment érotique, et on vous dit en même temps mais c'est quoi cette Eglise qui me dit que le désir finalement a toute chance de se vivre le plus pleinement dans l'amour monogame et fidèle etc. Et donc aussi le monde est très compliqué dans son reproche, et le christianisme est très compliqué parce qu'en effet il va prendre les deux, comme je disais. Il va prendre l'immensité et l'intensité du désir et pourtant il va vouloir l'inscrire, c'est le propre d'une sagesse religieuse, l'inscrire dans une histoire. Et juste, pour ne pas prendre trop de temps, j'aime beaucoup le livre « vanité des vanités », l'*Ecclésiaste*, et j'aime bien le commentaire qu'en fait Jacques Elull dans *La raison d'être* que je voudrais citer. A un moment donné Jacques Elull résume, il l'a vraiment très bien lu, c'est même un peu trop long à lire, mais il résume, il dit mais finalement tout est vanité, tout est veule, tout est vent, tout est souffle, rien ne vaut, rien ne demeure sauf, si quand même parce que l'*Ecclésiaste* met des choses entre parenthèse, le bon vin, les amis et passer toute sa vie avec la même femme. Donc ça c'est sauvé. Et puis il y a ce retournement, tout est vanité mais dès lors que Dieu bénit cette vie qui est belle, dès lors que nous-mêmes nous consentons à cette vie dans ses grands moments comme dans ses petits moments, et bien il y a quelque chose de la vanité qui, en tant que telle, est convertie en gratuité.

LD : Merci beaucoup Martin Steffens, merci François-Xavier Bellamy. Vous allez pouvoir les retrouver pour la dédicace de leurs ouvrages juste après donc cette conférence. Je passe la parole à présent au P. de Mello.

P. de Mello : Merci beaucoup pour ces beaux échanges qui embellissent ce lieu déjà beau, et qui du coup embelliront tous ceux qui en auront profité, pour que nous aidions à embellir aussi ceux qui nous sont confiés. Vous pouvez donc retrouver Martin Steffens et François-Xavier Bellamy dans la salle Guyot où déjà d'autres auteurs sont là pour dédicacer (...) A 18h, ici, il y aura bénédiction solennelle de la nouvelle crèche en mosaïque qui va prendre place dans cette chapelle avec des Vêpres présidées par Mgr Thibault Verny. Merci beaucoup, bon week-end à vous et bonne préparation à Noël.